

« Mirages »

L'instable est une boule sous nos pieds qui ne cesse de tourner. C'est très perturbant, à dire vrai, d'envisager qu'il nous faudra dépenser chaque jour bien des énergies pour se tenir debout.

On se lève le matin pour résoudre un mystère, frottant nos yeux bien fort afin de les soustraire aux opacités de la nuit. On se lève le matin, aveuglé comme un nouveau-né qui saurait déjà que crier ne vaut rien, enfin rien, là où le cri ne ressemble qu'au cri.

Pendant ce temps, le mystère, lui, profite de nos évanouissements pour prendre le large, se dissimuler bien au-delà du devant de nos yeux.

Il nous faudra marcher, alors, nous marchons. Il nous faudra accepter, ou néanmoins admettre, que les murs nous traversent et l'on revêt, tout le long du jour, des habits de poussières fines.

Aussi, pour rendre la marche meilleure, il nous faudra se déshabituer de l'objet, se délester de l'inutile et ne garder en mémoire que les contours de son ombre. Le plan, c'est le devant soi. La boussole, l'au-dessus.

A peine avons nous touché le premier horizon, le mystère se fait connaître, annonce ses méandres et donne une nouvelle ligne. Il ne s'agit plus, là, de voir, mais de percevoir, de vaincre l'instable par le rythme.

Nous avançons, illusionnés de toute part comme nous traverserions un tableau de Tal Coat. Les transparences du milieu dans lesquelles plonger, à présent, n'est pas vain. Goûter la vague primitive, c'est déjà entrevoir le mystère.



La marche est une torture dont, seul, l'esprit s'accommode. L'épuisement des sens corporels lui donne ainsi plus d'espace encore pour se répandre. La perception de la lumière se fait, alors, plus subtile.

Nous avançons, désormais, dans la mouvance du rayonnement, allant à l'essentiel, guidés de troubles, apparitions-disparitions et mirages. L'instable, lui-même, semble s'être rompu, dégagé de toute hésitation.

Plus nous marchons, plus le corps crie son vouloir d'arriver. Mais l'esprit, lui, ne dicte que son désir de partir, si peu de l'espace qu'on lui concéderait, comme quand nous traversons un tableau de Herrström.

Olivier Marquet

Saint-Hippolyte, juin 2013

